

*BULLETIN*  
*DE LA*  
*SOCIÉTÉ*  
*DES*  
*AMIS DE VIENNE*

Société fondée en 1904



N° 86 - 1991 - Fasc. 2

## **SOMMAIRE**

- Un grand homme politique viennois dans l'antiquité : Valérius Asiaticus, par Jean MELMOUX.
- Souvenirs de quatre années de guerre (1914-1918) par Jean BRESSE (1<sup>ère</sup> Partie)
- Le pont sur la Gère, par Renée BONY.

## **BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES «AMIS DE VIENNE»**

### **REVUE TRIMESTRIELLE**

publiée par la SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

pour «répandre la connaissance de l'histoire de la Ville et des antiquités viennoises» (article premier des statuts).

### **Pour 1991**

Le numéro .....	35,00 F.
Abonnement annuel normal .....	115,00 F.
Abonnement de soutien .....	130,00 F.
Retraités et étudiants .....	95,00 F.

**Avis important :** Les abonnements commencent avec le premier numéro de chaque année. Les numéros déjà sortis de presse dans l'année, au moment du règlement d'un abonnement nouveau, seront remis ou envoyés au nouvel abonné.

**Correspondance :** Secrétaire des «AMIS DE VIENNE», Office de Tourisme, cours Brillier, 38200 VIENNE.  
C.C.P. «Amis de Vienne» - LYON 185-71 J.

Le Comité de rédaction laisse aux auteurs des articles l'entière responsabilité des opinions émises.

### **EN COUVERTURE :**

Plat de quête - XVI<sup>e</sup> siècle - Cathédrale St-Maurice de Vienne.

## ATTENTION !

**TOUS LES ABONNEMENTS COMMENCENT AU 1<sup>er</sup> JANVIER**

*Vous êtes donc priés de payer votre cotisation dans les meilleurs délais. Comme il n'est pas possible d'envoyer des lettres de rappel, le Conseil d'Administration a décidé de supprimer l'abonnement aux retardataires. Faites un effort pour que ce bulletin continue à paraître. Dès aujourd'hui, envoyez votre cotisation.*

*MERCI.*

— POUR LES NOUVEAUX ABONNÉS —

### **FICHE D'ABONNEMENT AU BULLETIN DES « AMIS DE VIENNE » POUR L'ANNÉE 1991**

NOM : ..... Prénoms : .....

Adresse exacte (pour l'envoi du bulletin par Poste) : .....

#### **TARIF ABONNEMENT pour 1991 :**

Abonnement de soutien ..... 130 F.

Abonnement normal ..... 115 F.

Étudiants - Retraités ..... 95 F.

A retourner, accompagné du règlement par :

chèque bancaire ou par C.C.P. LYON 185-71 J

à l'adresse suivante :

**« Amis de Vienne » - Office du Tourisme - Cours Brillier - 38200 VIENNE**

## ACTIVITÉS

---

— DIMANCHE 16 JUIN, en collaboration avec M. Roger LAUXEROIS, Conservateur des Musées de Vienne :

- ALBA : visite commentée en deux groupes, du village et de découvertes archéologiques : Théâtre, Forum, Musée.
- VIVIERS : déjeuner à l'Auberge Bellefontaine, visite guidée de la ville, ainsi que de l'évêché.
- SAINT-MONTAN : découverte de ce village très pittoresque.
- SAINT-RESTITUT : visite commentée des Caves Cathédrales, anciennes carrières d'extraction, avec exposition sur la pierre de taille, sur la vigne.  
La visite s'effectue à bord d'un petit train électrique.  
Dégustation.

Le départ est fixé à 7 h. 30 à la gare routière.

Le retour est prévu vers 20 h. 30.

Prix T.T.C. : 230 F. (Vin et café compris).

*Prière de se faire inscrire à l'Office de Tourisme.*

— SAMEDI 29 JUIN, après-midi :

Visite de l'exposition "A la fortune du Pot" sous la conduite de Madame ZANNETTACCI. Rendez-vous à 14 h. 30 au Cloître de Saint-André-le-Bas.

— Du 23 au 28 SEPTEMBRE :

Voyage à VENISE sous la conduite de Mesdames SCHADELLE, THEVENET et SEGUIN.

(Les inscriptions sont closes)

*La suite des activités paraîtra dans le prochain bulletin.*

*BULLETIN*  
*DE LA*  
*SOCIÉTÉ*  
*DES*  
*AMIS DE VIENNE*

Société fondée en 1904



N° 86 - 1991 - Fasc. 2

# BULLETIN

DE LA  
SOCIÉTÉ  
DES

## AMIS DE VIEILLE

- ALBA : visite commentée des sites groupés du village et de découvertes archéologiques : l'église, l'école, le musée.
- VIVIERS : découverte de la ville de Bellefontaine, visite guidée de la ville.
- SAINT-ÉTIENNE : visite du village.

● ... avec ...

SAMEDI 23 SEPTEMBRE 1991  
Visite de ...  
conduite de ...  
14 h - 16 h 30  
du 23 au 28 SEPTEMBRE 1991  
Voyage à VENISE ...  
SCHADLER, THÉVIER & SÈGUEL  
(125 inscriptions sont prévues)

La liste des adhérents ...

# **Un grand homme politique viennois dans l'antiquité : VALERIUS ASIATICUS**

par Jean Melmoux

J'ai l'honneur, et le plaisir, d'intervenir pour une nouvelle fois devant les "Amis de Vienne". Après avoir présenté l'art crétois à l'aide de diapositives et avec la collaboration de trois excellents étudiants de l'université de Lyon 3, Madame Janet-Vendroux, Messieurs Colombani et Naville, après avoir évoqué l'impact des événements de 68 à Lyon et à Vienne, au lendemain du suicide de Néron, je souhaite rappeler ce soir le souvenir d'un très ancien Viennois, d'importance majeure, Valerius Asiaticus, qui a d'ailleurs donné son nom au boulevard Asiaticus, qui borde le flanc sud de notre jardin de ville.

Je signale, à ce propos, que je conserve une certaine nostalgie du temps, pas si lointain, où la rue Joseph Brenier s'appelait rue poète Martial, rendant ainsi présente aux Viennois la mémoire du grand poète latin qui, le premier chanta les louanges du "vin viennois", l'ancêtre en quelque sorte des "Côtes Rôties"...

Ces rues aux antiques dénominations, d'autres rues aux résonances médiévales (rue Calixte 2, rue Boson...) nous permettent parfois, au hasard de la promenade, d'échapper aux contraintes du temps présent pour renouer un bref contact avec les générations qui menèrent leur vie dans cette ville chargée d'un passé impressionnant. A Vienne on ne peut faire table rase du passé. C'est parfois lourd lorsque ce passé, mal connu, mal enseigné, devient ennuyeux. C'est parfois lourd pour les nécessaires rénovations urbaines bien sûr... Cela donne aussi des racines, des repères affectifs, un ancrage solide dans le temps qui passe et qui survit. J'ai guidé dans Vienne des universitaires de différentes nationalités. Les Américains, notamment, se disaient séduits, et affirmaient regretter de vivre dans un pays où le présent, si puissant, s'enracinait si peu dans un maigre passé.

Nos connaissances sur Valerius Asiaticus sont loin d'être surabondantes, comme il arrive le plus souvent en histoire ancienne. Pourtant Tacite et Sénèque ont parlé de lui de façon flatteuse. Le grand historien juif Flavius Josèphe, l'historien de langue grecque Dion Cassius, lui ont également consacré des développements pleins d'intérêt. Une inscription latine d'importance majeure, la fameuse Table claudienne de Lyon, nous montre l'empereur Claude consacrant à Valerius Asiaticus, sous le couvert d'un anonymat aisé

à percer, quelques phrases vengeresses où éclate une rancœur, une haine, que la mort elle-même n'a pas assouvie (1). Enfin, une autre inscription, trouvée à Vienne, permet de connaître son train de vie luxueux (2).

Asiaticus est né à Vienne, aux alentours de 5 après J.-C., donc vers la fin du règne d'Auguste, dans l'une des familles les plus riches et les plus puissantes de cette importante et prospère cité de l'extrême nord de la province sénatoriale de Narbonnaise.

Son nom, Valerius, est l'un des plus fréquemment retrouvés sur des inscriptions (épitaphes le plus souvent). Il apparaît à 417 reprises, au moins, à Vienne et ailleurs (3). Seul le nomen Julius, est — à tout seigneur tout honneur — encore plus fréquent, avec 748 apparitions épigraphiques. Mais les 234 Corneli, les 77 Domitii — pour ne citer qu'eux — actuellement répertoriés, sont bien distancés (4).

Ces porteurs de noms si typiquement romains ne sont d'ailleurs pas, la plupart du temps, des Italiens immigrés en Gaule. Ce sont au contraire des Gaulois élevés à la citoyenneté romaine, et qui ont adopté des noms romains. Et c'est dans une grande famille locale, gauloise d'origine, qu'est né Valerius Asiaticus. Ses ancêtres ont dû la citoyenneté romaine à un puissant patron, C. Valerius Flaccus, qui a joué un rôle important en Gaule à la fin de la République : il a été gouverneur de la Gaule Transalpine de 85 à 81 av. J.-C. (5). Ce gouverneur a affranchi de nombreux Gaulois qui, devenant citoyens romains grâce à lui, prirent tout naturellement son nom... Le surnom, plus étrange, d'Asiaticus est dû, quant à lui, à un Valerius, qui, s'illustrant en Asie, y a gagné ce surnom devenu, selon la bonne règle romaine, héréditaire, et se transmettant ainsi au fil du temps jusqu'au personnage qui nous intéresse.

Lié à tous les notables de la cité, Valerius Asiaticus possédait dans la région de grands biens, notamment fonciers. Il pourra donc compter toute sa carrière, sur une clientèle locale nombreuse et dévouée. Il dut recevoir sur place — les écoles de Vienne étant réputées — l'éducation à la fois rhétorique et sportive nécessaire à un jeune oligarque.

---

(1) *Inscriptiones Latinae Selectae* (I.L.S.), 212; Philippe Fabia, *La Table Claudienne de Lyon*, Lyon, 1929, pp. 104 et suiv.

(2) *Corpus inscriptionum Latinarum* (C.I.L.), XII, 1929. C'est un cippe, une inscription funéraire de 1,50 m de haut et 50 cm de large, trouvé au Nord de Vienne.

(3) Yves Burnand, *Domitii Aquenses. Une famille de chevaliers romains*, R.A. Narbon., suppl. 5, Paris 1975, pp. 226 et suiv.

(4) Yves Burnand, I.1.

(5) T. Robert S. Broughton, *The magistrates of the Roman Republic*, New-York, 1952, vol. 2, pp. 58-59, et Additions p. 64.

Il délaisse assez vite sa cité originelle, sachant bien, comme tous les jeunes gens ambitieux de son temps, que, pour faire une brillante carrière, il fallait avoir pignon sur rue à Rome, vivre près des palais impériaux du Palatin, près de la **Domus Caesaris**, afin de pouvoir se faire remarquer de l'empereur ou de l'un de ses proches collaborateurs. Mais, en quittant Vienne, il savait qu'il y conservait de grands biens, des relations d'amitié, une solide clientèle. Vienne demeurerait, en cas d'échec de ses espérances, ou de disgrâce passagère ou définitive, une base de repli, et le soubassement presque inébranlable de sa puissance et de sa fortune (6).

Le jeune homme qui arrivait ainsi dans cette ville où tout se décidait (7) avait bien des qualités pour réussir. Il était intelligent, cultivé. Il s'intéressait à la rhétorique et aux beaux-arts. C'était par ailleurs un gymnaste accompli et Claude l'appellera en 47, avec une jalousie rétrospective évidente "*ce prodige de palestre*" (8). Il était en effet doué d'une force physique herculéenne (9). Audacieux, d'une violence qu'il contrôlait parfois malaisément, il était totalement étranger à la peur.

Ses alliances familiales lui avaient sans doute préparé le terrain à Rome, car il devint très vite un des familiers d'Antonia, fille cadette de Marc-Antoine — le vaincu de la bataille d'Actium — et d'Octavie, sœur d'Auguste (10).

Il sut se rendre utile à cette femme énergique, et elle l'introduisit dans les clans qui entouraient son petit-fils Caligula (11) et son fils Claude (12), qui allaient successivement devenir empereurs.

Dans cette période de la fin du règne de Tibère, Asiaticus se lie notamment d'amitié avec l'un des flatteurs les plus talentueux d'une Demeure impériale où, dans ce domaine, la concurrence était rude, le fameux L. Vitellius, dont on dira qu'il était d'une fidélité de roc envers tous les princes ... successifs (13), et dont l'un des fils sera empereur en 69 après J.-C. (14).

(6) Philippe Fabia, *op. cit.*, pp. 104-108.

(7) C'était déjà vrai sous la République. Cela le devenait encore davantage en ce début de l'Empire où la centralisation, la "*bureaucratization*", progressaient avec la création de carrières de fonctionnaires différenciées, programmées et modulées par l'Empereur et par les Bureaux du Palatin (les *scrinia*, sortes de ministères).

(8) I.L.S., 212 : **palaesticum prodigium...**

(9) TAC., *Ann.*, XI, 3, 2.

(10) Cette Antonia Minor (*Prosopographia Imperii Romani* 2, A 885) fut une femme de caractère et une très forte personnalité, alors que sa sœur aînée semble avoir été beaucoup plus terne.

(11) PIR 2, I 217.

(12) PIR 2, C 942.

(13) PIR 1, V 500; SUET., *Vit.*, 2, 9; 3, 1 : **Pietatis immobilis erga principem**

(14) PIR 1, V 499; empereur au milieu de l'année 69, durant peu de mois, il fut vaincu et tué par Vespasien qui allait fonder la dynastie des Flaviens. Mais il ne laissa aucun regret en raison des innombrables excès des légions de Germanie qui l'avaient porté au pouvoir, et de sa propre violence.

En 37, Caligula, qui vient de devenir empereur, admet Asiaticus parmi ses amis de première entrée (15), ceux qui pouvaient, dès qu'ils le souhaitaient, avoir affaire à lui. Il fit même de lui un consul (16).

Mais cette faveur n'était pas exempte de risques et d'affronts, privés ou publics, sous un prince aussi imprévisible que Caligula. Un beau jour, en plein banquet, Caligula interpella Asiaticus et lui reprocha, à très haute voix, les médiocres performances amoureuses de son épouse (17). Il dut assurément en coûter à cet homme violent de se taire, mais il connaissait trop bien la capricieuse férocité du jeune empereur (18).

Mais il eut, dès lors, la vengeance comme principal objectif. Le mécontentement croissait à Rome contre le tyran, réaction logique face à une insécurité croissante. Asiaticus fut l'un des éléments principaux, et peut-être même le principal instigateur de la conjuration d'oligarques et d'officiers des cohortes prétoriennes qui aboutit à l'assassinat, dans des conditions atroces, de Caligula en janvier 41 (19). Peu avant le meurtre, il était lui-même en compagnie de Caligula, dont il sut endormir la méfiance (20). Et, peu après l'assassinat, alors que les soldats s'agitaient et que le peuple s'inquiétait, parce qu'on n'avait pas encore découvert les meurtriers, il s'avança vers la foule et déclara qu'il aurait aimé tuer Caligula de sa propre main, et qu'il regrettait d'avoir dû laisser à d'autres ce plaisir (21). Tant d'audace calma subitement la foule, en lui faisant comprendre, devant la détermination des conjurés, qu'il n'y avait plus qu'à laisser les événements suivre leur cours.

Asiaticus songea, durant quelques jours, à profiter de la situation politique confuse pour accéder à l'Empire (22). Il en fut empêché par l'hostilité d'autres ambitieux, et notamment par celle d'un autre organisateur de complot, Anius Vinicianus, aristocrate doté lui aussi d'une puissante personnalité (23).

Ainsi, dès janvier 41, Rome a failli avoir un empereur authenti-

---

(15) SEN., *De Const. sap.*, 18, 2.

(16) IOS., *Ant. Iud.*, XIX, 159; DIO., LIX, 30.

(17) SEN., *De const. sap.*, 18, 2 : *voce clarissima qualis in concubitu esset uxor eius obiecit.*

(18) Caligula en fait n'était pas "fou". Il avait sans doute été profondément perturbé par la jeunesse affreuse qu'il avait passée dans sa famille peu à peu exterminée par Tibère. Et il était devenu totalement "cynique", incapable de respecter rien ni personne. D'un même élan il méprisait, il haïssait et il détruisait. Et il en tirait gloire : SUET., *Cal.*, 29, 2.

(19) TAC., *Ann.*, XI, 1, 2; IOS., *Ant. Iud.*, XIX, 109.

(20) IOS., *Ant. Iud.*, XIX, 102.

(21) TAC., *Ann.*, XI, 1, 2; DIO., LIX, 30; IOS., *Ant. Iud.*, XIX, 159.

(22) IOS., *Ant. Iud.*, XIX, 251.

(23) PIR 2, A 701; IOS., 1.1.; DIO., LX, 15.

quement Gaulois et même Viennois. Cela montre la neuve puissance des provinciaux, et notamment des Gaulois, dans l'Empire. Cela marque également la place importante de la cité de Vienne et de ses notables. Lyon elle-même était alors encore éclipsée, et seules les plus puissantes cités du sud de la Narbonnaise pouvaient rivaliser avec elle.

On peut pourtant se demander si Asiaticus devenu Empereur aurait pu s'installer durablement au pouvoir face à la violente hostilité de la garnison de Rome, des prétoriens surtout, contre les assassins de Caligula.

En tout cas Asiaticus ne s'obstina pas devant l'évidence, et très vite, il se rallia au nouvel Empereur, Claude, oncle de Caligula, auquel s'étaient ralliés, faute de candidat plus brillant, les prétoriens (24). Il en fut récompensé par une éclatante faveur.

Compagnon de Claude, il participe à ses côtés, en 43, à la conquête de la Bretagne (25) donnant ainsi à sa carrière la dimension militaire qui lui manquait encore, et qui, à Rome, était indispensable aux plus hauts destins.

En 46, il est à nouveau consul, ordinaire cette fois (26). Il a pour collègue un des plus brillants représentants de la grande famille des Junii Silani (27).

Il atteint alors le sommet de sa fulgurante carrière. Mais déjà les menaces se précisent autour du **"colosse chauve"**. Il s'est attiré beaucoup d'inimitiés par son luxe, par son immoralité, et aussi par son arrogance. On l'accuse à mi-voix de mœurs spéciales (28). On lui reproche aussi — on ne prête qu'aux riches — parmi ses aventures sentimentales, une liaison avec Poppée (29). Mais d'autres reproches, moins exprimés, sont sans doute plus graves, de nature plus politique. Il est resté proche des sénateurs qui, au lendemain de l'assassinat du **"tyran"** Caligula, ont souhaité un empereur modéré, libéral, simple tuteur de la République (30).

Or Claude gouverne en autocrate **"éclairé"**, en réformateur hardi, entouré d'affranchis impériaux intelligents et énergiques, qui

---

(24) IOS., *Ant. Iud.*, XIX, 213 et suiv. ; SUET., *Claud.*, 10.

(25) TAC., *Ann.*, XI, 3, 1 : **recentique aduersus Britanniam militi...**

(26) DIO., LX, 27 ; voir aussi SEN., *Nat. quaest.*, 2, 26, 6 ; TAC., *Ann.*, XI, 1, 1.

(27) PIR 2, I 833.

(28) TAC., *Ann.*, XI, 2, 1.

(29) TAC., *Ann.*, XI, 2, 1. Il ne s'agit pas bien sûr de la fameuse maîtresse, puis épouse, et enfin victime, de Néron (PIR 1, P 630), mais de sa mère (PIR 1, P 629), dotée elle-même d'un riche tempérament.

(30) Ce **tutor reipublicae** serait en quelque sorte la personnification de l'excellent prince (**optimum princeps**) dont Cicéron avait souhaité la venue, pour sauver la République... ce n'était qu'illusion et rêverie d'un incurable optimiste.

ont l'appui de sa femme, la fameuse Messaline, qui est aussi ambitieuse qu'immorale (31).

Par son passé de comploteur, par son franc-parler, par sa violence, Asiaticus les inquiète de plus en plus.

C'est Messaline qui, dès 47, prend la tête de la coalition qui va l'abattre. Ses motifs, imparfaitement connus, ne sont d'ailleurs pas tous de nature politique. Asiaticus a peut-être été un de ses nombreux amants et la rupture a pu créer une haine inexpiable. D'autre part, elle veut lui arracher les splendides jardins de Lucullus, qu'il possède, et qu'il entretient avec beaucoup de goût, sans lésiner sur l'argent (32).

Messaline lance contre Asiaticus ses meilleurs agents, des délateurs quasi professionnels, dont P. Suillius Rufus est le plus représentatif (33). Ils réussissent à terrifier Claude en lui montrant le passé redoutable d'Asiaticus, sa puissance, et notamment les appuis dont il pourrait disposer en Gaule du fait de sa solide implantation à Vienne, s'il se décidait à la révolte (34).

Claude affolé — il l'était facilement, étant de naturel peureux — fait arrêter subitement Asiaticus, dans la station balnéaire à la mode de Baïes, près de Naples (35) et il le fait ramener à Rome enchaîné.

Asiaticus, confronté à ses accusateurs en présence de Claude, se défend avec sang-froid, déconcertant souvent ses accusateurs par ses répliques (36). Il est en réalité perdu par son ancien ami, L. Vitellius, qui, avec une perfidie consommée, obtient sa condamnation à mort en faisant mine de s'apitoyer sur lui (37).

Le choix de sa mort lui fut laissé, et il se suicida en s'ouvrant les veines (38), comme beaucoup d'autres hommes de premier plan de l'époque (39). Il mourut avec une simplicité, un naturel, qui suscitèrent l'admiration générale.

(31) PIR I, V 161 ; DIO., LX, 8.

(32) TAC., *Ann.*, XI, 1, 1.

(33) PIR I, S 700 ; TAC., *Ann.*, XI, 1, 1.

(34) TAC., *Ann.*, XI, 1, 2 : son renom s'était répandu dans les provinces; il se préparait à partir pour les armées de Germanie, parce que, né à Vienne, et s'y appuyant sur de nombreuses et puissantes parentés, il avait les moyens de soulever les peuples de sa race. On peut d'ailleurs remarquer dans ce texte une sorte d'identification — un rapprochement certain en tout cas — entre les peuples gaulois d'une part et, d'autre part, la Germanie et ses légions (qui comportaient de nombreux Gaulois). Ce texte est puissamment prémonitoire, comme il arrive souvent dans l'œuvre de l'immense historien qu'est Tacite. Il annonce les terribles ébranlements qui vont venir, 21 ans plus tard, des Gaules et des Germanies, et qui placeront l'Empire au bord de l'abîme.

(35) TAC., *Ann.*, XI, 1, 3.

(36) TAC., *Ann.*, XI, 2, 1.

(37) TAC., *Ann.*, XI, 3, 1.

(38) TAC., *Ann.*, XI, 3, 2.

(39) Lire, par exemple, Yolande GRISE, *De la fréquence du suicide chez les Romains*, Latomus, 39, 1, 1980, pp. 17-46.

Les scènes saisissantes et tragiques de cette fin de vie n'ont pas peu contribué à mettre en valeur de façon inoubliable la personnalité peu commune de l'illustre Viennois, qui, après avoir été pendant plus de dix ans un des principaux acteurs de la vie politique, fut soudainement victime des haines qu'il avait provoquées.

Si le personnage politique Valerius Asiaticus est assez bien connu, sa vie privée l'est beaucoup moins. Sa violence, son orgueil, son caractère intraitable ont dû dans une certaine mesure l'isoler. L'homme semble avoir eu des amis rares, mais sincères. Sa vie familiale est pratiquement inconnue, on sait seulement qu'il est marié (40). Quelques ragots d'homosexualité sont peu probants et peu significatifs à une époque où le "*vice grec*" était devenu monnaie courante.

Les rapports de Valerius Asiaticus avec Vienne sont également mal connus. Durant sa vie active, ils furent sans doute épisodiques. Pourtant les biens qu'il possédait dans la cité de Vienne (dans la ville et dans la campagne) étaient si importants qu'ils ne pouvaient être laissés à la seule gestion de régisseurs. Il devait revenir, de temps à autre, jeter ce coup d'œil du maître qui maintient chez les subordonnés une certaine crainte, et un certain zèle...

D'autre part, la vie politique, à cette époque d'extrême tension dans les entourages impériaux, réclamait une dépense d'énergie énorme. Les périodes de loisir, les "*vacances*" étaient indispensables (41). La campagne romaine, la baie de Naples étaient les lieux "*à la mode*" les plus prisés, pour se reposer tout en se retrouvant entre amis, et tout en gardant aussi le contact avec ce qui pouvait se passer d'important à Rome... Valerius Asiaticus ne s'en priva pas (42). Mais pour ce Viennois, la terre natale, la petite patrie (43), devait avoir une attraction nostalgique irrésistible. La troupe d'acteurs entretenue par Asiaticus à Vienne, peut témoigner de l'intérêt qu'il portait à sa ville (44). Il est difficile de croire qu'il ne se soit jamais déplacé pour venir assister à une représentation de ses propres acteurs.

Enfin, et cette dernière raison est peut-être la plus forte, il se devait de revivifier périodiquement par sa forte présence, des amitiés et des solidarités susceptibles de s'affaiblir en cas d'absence longue et totale.

Nous voudrions, à présent, avant de conclure, insister, à propos de cette carrière de Valerius Asiaticus, sur quelques grands avantages apportés aux provinciaux par la fin de la République. En effet,

---

(40) SEN., *De const. sap.*, 18, 2.

(41) TAC., *Ann.*, XII, 66, 1.

(42) TAC., *Ann.*, XI, 1, 3.

(43) Madeleine Bonjour, *Terre natale, Études sur le patriotisme romain*, Paris, 1975.

(44) C.I.L., XII, 1929.

un personnage comme Asiaticus n'aurait pu avoir, sous la République, la carrière qui a été la sienne. La République "sénatoriale", pour schématiser, brièvement mais de façon juste, régissait l'Empire durement, comme un vainqueur administrant des vaincus, en les faisant participer parcimonieusement à la gestion de leurs propres affaires. Les premiers empereurs, au contraire, font, dans une certaine mesure, éclater cette société trop close sur elle-même, trop oligarchique et trop romaine, ou, au maximum, trop italienne (45). Désormais les provinciaux, et surtout ceux des vieilles provinces, romanisées dans une solide mesure, sont favorisés. Ils accèdent beaucoup plus souvent à la citoyenneté romaine, individuellement parfois, mais surtout collectivement, par la création de colonies, de municipes romains, de cités de droit latin (cités "latines"). La Narbonnaise est particulièrement favorisée. Claude, empereur "gaulois", accélère l'accession à la citoyenneté, puis, au-delà, aux honneurs, et au Sénat de Rome. Dans la Table claudienne l'empereur demande que les "*premiers en Gaule Chevelue*", les notables de premier rang, accèdent aux honores et au Sénat (46). Il s'agit des aristocrates, et aussi des décurions, des bourgeois municipaux, des riches. Cette élite de la Gaule Chevelue va ainsi pouvoir avoir un droit de regard sur la vie politique de l'Empire, là où tout se décide, à Rome, au Sénat, et dans les entourages impériaux.

Valerius Asiaticus, homme des confins septentrionaux de la Narbonnaise, proches de la Lyonnaise, sert de parfaite illustration à cette requête impériale, qui va être suivie d'effet.

"*Les colonies sont faites pour être perdues*", a dit Montherlant (47). Sans doute, mais les Romains ont su "*décoloniser*" sans nullement détruire l'Empire, mais, tout au contraire, en l'affermissant de façon quasi indestructible. Les vaincus sont devenus "*Romains*", au point que la "Romanité" survivra à l'Empire romain lui-même, par la langue, la littérature, le droit, les institutions, et peut-être aussi, par l'impérissable souvenir d'une unité perdue des peuples de l'Occident, des pourtours méditerranéens, et du Proche-Orient, aujourd'hui si lointain ... si étranger.

Pendant plusieurs siècles, sur des espaces immenses, en dépit de tous les travers de la nature humaine, s'est étendue "*l'immense majesté de la paix romaine, cette Paix, déesse éblouissante, la chevelure parée des lauriers d'Actium*" (48). Le monde civilisé était

---

(45) SEN., Apocol., 3, 3.

(46) I.L.S., 212 ; TAC., Ann., XI, 23-35.

(47) H. de Montherlant, *Le Maître de Santiago*,

(48) Ovide, *Fastes*, 1, 711-712. Beaucoup plus tard, le poète Martial se félicitera de vivre dans une époque de tranquillité où l'on peut jouir d'une paix assurée et du bonheur : *Pace Frui certa Laetitiaque* (Mart., IX, 70, 8).

alors une sorte "*d'orchestre philharmonique*" obéissant à la baguette du chef d'orchestre (souvent bon, parfois exécration...) qu'était l'empereur (49). Et le christianisme, vite triomphant, allait apporter à cet ordre bénéfique mais rude, trop "*immanent*", dépourvu de toute transcendance, un élan personnel, collectif, et même institutionnel, vers des formes nouvelles d'espérance, de solidarité, de moindre dureté dans les rapports envers les hommes, qui furent, et qui demeurent, son immense, son inestimable apport à l'histoire romaine ... et à l'histoire humaine.

A l'époque de Valerius Asiaticus tout cela était encore à l'état d'ébauche, mais l'élan était donné. Et la vie de Valerius Asiaticus apparaît comme un bon reflet des qualités, et aussi des tares déplorables d'une époque fortement créatrice, mais impitoyable. Les grandes réalisations de l'Empire apparaissent déjà lorsqu'on étudie cette carrière : l'ascension sociale et politique des provinciaux, la réussite des puissantes personnalités de tous ordres, la prospérité et la vitalité des cités de tous statuts de l'Occident, la montée en puissance et en influence des provinces, et, plus particulièrement, des Gaules. Celui qui est le premier des grands Viennois mérite donc sans doute d'être, de temps à autre, sorti de l'oubli. C'était, en tout cas, notre dessein ce soir.

---

(49) Aelius Aristide, *Éloge de Rome*, 29-30.

... et de la part de la population, il y a eu une véritable révolution. Les idées de liberté, de justice, de progrès, ont pénétré dans les esprits. Les hommes ont commencé à se révolter contre l'oppression, contre la tyrannie, contre l'ignorance. Ils ont voulu savoir ce qu'ils valaient, ce qu'ils pouvaient. Ils ont voulu être libres, ils ont voulu être égaux. Ils ont voulu que la justice soit faite, que la loi soit respectée. Ils ont voulu que le progrès soit possible, que la science soit encouragée. Ils ont voulu que la vie soit meilleure, que l'avenir soit plus brillant. Ils ont voulu que la France soit plus grande, plus puissante, plus libre. Ils ont voulu que la France soit plus heureuse, plus saine, plus belle. Ils ont voulu que la France soit plus française.

Voilà l'état de l'esprit de la France à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. C'est l'état de l'esprit qui a permis la Révolution.

Les idées de liberté, de justice, de progrès, ont pénétré dans les esprits. Les hommes ont commencé à se révolter contre l'oppression, contre la tyrannie, contre l'ignorance. Ils ont voulu savoir ce qu'ils valaient, ce qu'ils pouvaient. Ils ont voulu être libres, ils ont voulu être égaux. Ils ont voulu que la justice soit faite, que la loi soit respectée. Ils ont voulu que le progrès soit possible, que la science soit encouragée. Ils ont voulu que la vie soit meilleure, que l'avenir soit plus brillant. Ils ont voulu que la France soit plus grande, plus puissante, plus libre. Ils ont voulu que la France soit plus heureuse, plus saine, plus belle. Ils ont voulu que la France soit plus française.

Pourquoi l'esprit de la France a-t-il changé ? Pourquoi les hommes ont-ils commencé à se révolter ? Pourquoi ont-ils voulu être libres, égaux, justes, progressistes ? Pourquoi ont-ils voulu que la France soit plus grande, plus puissante, plus libre, plus heureuse, plus saine, plus belle ? Pourquoi ont-ils voulu que la France soit plus française ?

(1) Voir l'ouvrage de M. de la Harpe, "L'Esprit de la France au XVIII<sup>e</sup> siècle", Paris, 1789.  
(2) Voir l'ouvrage de M. de la Harpe, "L'Esprit de la France au XVIII<sup>e</sup> siècle", Paris, 1789.  
(3) Voir l'ouvrage de M. de la Harpe, "L'Esprit de la France au XVIII<sup>e</sup> siècle", Paris, 1789.  
(4) Voir l'ouvrage de M. de la Harpe, "L'Esprit de la France au XVIII<sup>e</sup> siècle", Paris, 1789.  
(5) Voir l'ouvrage de M. de la Harpe, "L'Esprit de la France au XVIII<sup>e</sup> siècle", Paris, 1789.

# SOUVENIRS DE QUATRE ANNÉES DE GUERRE (1914-1918)

par Jean BRESSE

## *Avant-propos*



*En ce 23 Février 1975, il y a 81 ans que le monde s'ouvrait devant moi - en pays dauphinois et rhodanien - à deux pas de cette bonne ville de Vienne, où les Romains ont laissé tant de vestiges - à Saint-Marcel, dans un vallon boisé, exposé au midi, où mon arrière grand-père **Innocent - François - Candide**, aimait cultiver sa vigne et son fils **Gustave** préférait la plus belle des fleurs, la rose.*

*A l'époque, en 1894, mon père **Francis**, venait de terminer l'aménagement de la maison familiale où ma **Emma** (une "sainte" femme, née **Bertini** par son père et **Buisson** par sa mère) me donnait le jour dans ce site unique de la vraie nature, (mes 4 frères et sœurs étant tous nés en ville).*

*Ce jour-là, Dieu seul pouvait savoir quel serait mon destin. Mon père étant "avoué" - serais-je appelé à prendre la suite ? On aurait pu penser, en effet, que sur trois fils, l'un des trois, devait tout naturellement succéder à leur père dans cette étude de juriste, occupée par un **BRESSE** depuis plusieurs générations.*

*Eh bien non - mon frère aîné **Henry** s'orienta vers l'École des mines de Paris et devait tomber en mai 1915 sur le front d'Artois. Mon autre frère **Paul**, handicapé par sa surdité, retardé dans ses études, put néanmoins s'employer avec succès chez un architecte viennois et devenir à son tour un architecte apprécié.*

*Mon père a-t-il pensé que, un jour ou l'autre, c'était à moi que devait incomber cette lourde tâche d'être son successeur ? Si il l'a*

vraiment pensé, très vite il a dû se rendre compte que je ne serais pas candidat.

En toute franchise, je dois avouer que rien dans son attitude à mon égard ne pouvait laisser supposer une telle hypothèse : jamais il ne m'en a parlé ni même fait comprendre que ce serait son plus grand désir.

Je voudrais expliquer aujourd'hui - en cherchant dans mon for intérieur ce qui m'a peu à peu et d'une façon définitive poussé à embrasser la carrière militaire.

Ces raisons sont nombreuses :

- certaines sont **profondes**, à une époque où la jeunesse du début du 20<sup>e</sup> siècle cherchait à réfléchir sur son avenir (entre 1905 et 1910)
- d'autres, plus simples et plus naturelles, qui ont influé sur le caractère et le comportement de chacun de ces jeunes.

En 1905, il y avait 35 ans que la guerre de 1870 entre la Prusse et la France avait laissé une France vaincue, meurtrie, ayant perdu deux provinces très chères, l'Alsace et la Lorraine. Depuis, ce n'était pas seulement la Prusse, mais désormais l'Allemagne - une Allemagne renforcée en 1878 par le Congrès de Berlin - l'Alliance Allemagne-Autriche, enfin par la Triple alliance avec l'Italie en 1882.

Cet équilibre européen ainsi modifié a entraîné par contre-coup en 1894, l'Alliance France-Russie, et en 1907 l'Entente franco-anglaise, la Triple Entente.

Tous ces événements où dominent l'hégémonie allemande, le pangermanisme, la politique de Bismark et de Guillaume II, ont eu tout naturellement leurs répercussions sur l'opinion publique : c'est l'époque où Barrès, Déroulède, Delcassé attirent l'attention des Français sur un nouveau danger de guerre.

Après 1905, l'état de tension s'accroît, avec des crises graves, crises marocaines avec Tanger et Agadir; crises dans les Balkans : annexion de la Bosnie-Herzégovine par l'Autriche, guerres dans les Balkans en 1912.

Il serait anormal de penser que la jeunesse de France de 1905 n'ait pas réagi devant tous ces événements aussi inquiétants ?

En 1905, j'avais onze ans - j'étais à l'École Robin à Vienne. A l'époque, Vienne était une garnison comprenant :

- un Bataillon d'Infanterie (le 2<sup>e</sup> Bataillon du 99<sup>e</sup> R.I.)
- un régiment de Cavalerie (le 19<sup>e</sup> Dragons - relevé par la suite par le 17<sup>e</sup> Dragons).

*Parmi mes camarades d'École, plusieurs fils d'Officiers biens décidés à s'orienter vers Saint-Cyr. Ce sont : Louis CLERC - Hugues de BONNEFOY - de LACROIX-VAUBOIS - GASTINEL etc... Dans notre famille, il y avait aussi l'influence certaine de deux oncles BUISSON (cousins germains de ma mère) :*

- **Charles** - (un grand soldat) Colonel d'un Régiment d'artillerie, tué en Belgique, à Charleroi.
- **Paul** - (brillant officier d'état-major) qui se trouvait vers 1905-1908 en garnison à Lyon, à l'État-major du 14<sup>e</sup> C.A.

*Je sympathisais tout naturellement avec leurs fils, mes cousins.*

*Enfin, il y avait tous ces impondérables de la vie de chaque jour, qui ont influé inconsciemment sur mon comportement... parmi eux : un excellent camarade de Robin, Henri GOURDANT (tué en 1915 au Linge). Chez sa grand-mère, logeait un officier du 99<sup>e</sup> R.I. : le Lieutenant PEROSSIER. Cet officier nous recevait très souvent tous les deux.*

*Un autre excellent camarade de Robin : Louis CLERC. Vers 1910, il fut admis au Prytanée militaire de La Flèche et fut reçu à Saint-Cyr en 1912. Il me conseilla utilement et m'encouragea à suivre la même voie, c'est-à-dire, entrer au Prytanée en classe préparatoire pour Saint-Cyr. Mon père accepta : je rentrai ainsi à La Flèche en 1912, mais je ne fus pas admis au concours de 1914.*

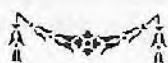
*La mobilisation du 2 Août 1914 va interrompre mes études; la classe 1914, dont je faisais partie, sera appelée sous les drapeaux le 3 Septembre.*

*C'est ainsi que pendant quatre ans je vais prendre part aux opérations de la Grande Guerre :*

- Du 3 Septembre 1914 au 1<sup>er</sup> Mai 1916 : au 99<sup>e</sup> R.I. comme soldat de 2<sup>e</sup> classe et caporal au 99<sup>e</sup>.
- A partir du 1<sup>er</sup> Mai 1916 jusqu'au 30 Mai 1919 : au 299<sup>e</sup> R.I. comme Aspirant Sous-Lieutenant et Lieutenant au 299<sup>e</sup>

*soit à des opérations défensives, en tranchées ou pour résister à des attaques allemandes, notamment à Verdun en 1916 et 1917, et à Soissons (27 Mai 1918),*

*soit à des opérations offensives : en Champagne (25 Sept. 1915 - 25 Sept. 1918) à Verdun (24 Octobre 1916) - dans l'Aisne - Lassigny (Août - Sept. 1918).*



### Le départ du 99<sup>e</sup> R.I. de Vienne

J'ai fait partie d'un détachement de renfort, destiné au 99<sup>e</sup> R.I. en opérations. La Compagnie de dépôt à laquelle j'appartenais à Vienne - la 31<sup>e</sup> Cie (commandée par le Lieutenant Morel) était cantonnée à Vienne en trois endroits en ville, dans des pensionnats de jeunes filles : les Demoiselles Bouiller - St.-Charles - et la montée Timon. Le rassemblement de l'élément de la 31<sup>e</sup> Cie, appelée à partir (sauf erreur, le 11 Novembre 1914) a eu lieu : Place des Capucins : - environ une trentaine d'hommes et de gradés en gare de Vienne vers 21 h. d'autres éléments provenant d'autres Compagnies de dépôt (notamment la 30<sup>e</sup>) se joignaient à celui de la 31<sup>e</sup>.

Sur le voyage, peu de souvenirs. Si le départ de Vienne se situait le 11 Novembre au soir, le débarquement a eu lieu à la gare de Guillaucourt - dans la Somme - le 13 au matin.

Dans l'après-midi du 13 : la classe 14, provenant des Cies du dépôt de Vienne, formait un détachement de renfort d'environ 100 à 150 hommes et effectuait l'étape Guillaucourt-Chuignes, traversant les villages d'Harbonnières, de Proyart, de Chuignolles. Arrivée à Chuignes dans la soirée du 13. Les 14 et 15 : séjour à Chuignes où se trouvait le Colonel commandant le 99<sup>e</sup>. Le détachement de renfort sera réparti entre les trois Bataillons du Régiment, c'est-à-dire entre les douze Cies. (chaque Bataillon comprenait à l'époque 4 Cies) : le soldat de 2<sup>e</sup> classe BRESSE Jean fut ainsi affecté à la 8<sup>e</sup> Cie (2<sup>e</sup> Bataillon). A Chuignes, pendant 48 h., ce fut un premier contact avec l'arrière des premières lignes.

Chuignes est un village à 4 kms environ, à l'arrière de Fontaines-les-Cappy : Ce village avait encore une partie de ses habitants, des Picards à l'accent caractéristique : "ces Boches-lo". Nous, les jeunes, nous étions avides de connaître quelques détails sur les combats qui s'étaient déroulés dans la région, notamment lors de la marche des Allemands sur Paris (armée von Kluck en août et septembre 1914), ainsi que sur le repli des Allemands, après la Marne, puis sur la course à la mer entre le 15 et le 25 septembre.

Des combats extrêmement violents eurent lieu dans toute la région au cours de cette période : le 99<sup>e</sup> R.I. participa notamment à ces combats, après avoir été retiré du secteur de la 2<sup>e</sup> armée, dans les Vosges et acheminé par voie ferrée dans la Somme : la bataille d'Erleville est restée célèbre au 99<sup>e</sup> R.I. comme l'un des combats les plus meurtriers; l'attaque du Bois étoilé, à terrain découvert, sans artillerie - assaut à la baïonnette - contre une lisière de bois défendue par une ligne bourrée de mitrailleuses. Le régiment subit des pertes très élevées (le Colonel Arbey, commandant le régiment fut tué).

Les habitants de Chuignes nous donnaient ainsi beaucoup de détails, plus tard, les survivants d'Erleville complétèrent ces rensei-

gnements par des récits vécus en pleine bataille. C'est au cours des 48 h. passées à Chuignes que nous eûmes une première vision des combats qui s'étaient déroulés autour du village. C'est sur l'un des plateaux qui dominent le village que nous avons eu cette vision le 14 ou le 15 Novembre (soit moins de deux mois après ces combats) : des lignes entières d'Allemands se trouvaient encore là, déployées en tirailleurs sur le terrain; elles avaient été prises sous le feu extrêmement rapide et efficace d'une batterie de 75 : les cadavres n'avaient pas encore été enterrés.

**Dans l'après-midi du 16**, le renfort de la Classe 14 destiné au 2<sup>e</sup> Bataillon, fait mouvement de Chuignes à Fontaines-les-Cappy; il arrive au Château de Fontaines : ce fut là notre premier contact avec une Compagnie du 1<sup>er</sup> Bataillon, qui se trouvait en réserve au Château : des poilus dégucnillés, barbus, sales, des capotes déchirées, sans boutons.

Au milieu d'un groupe, un homme de la 1<sup>re</sup> Compagnie m'interpelle : "Oh ! Bresse, c'est bien toi ?" C'était Péronnet, un ancien camarade de l'École Robin, il tenait un pot de confiture d'une main et une 1/2 boule de pain de l'autre. Ceci se passait vers cinq heures du soir.

**La soirée du 16 et la nuit suivante :**

Au crépuscule, avant la nuit, le petit groupe destiné à la 8<sup>e</sup> Cie arrive au **Bois touffu** : nous sommes à la hauteur du P.C. du Lieutenant commandant la Compagnie (Lieut. Falconnet).

Nous passons la nuit dans une petite tranchée, un simple fossé recouvert de branchages. Le lendemain matin, au jour, vers 8 h., c'est le jus, puis un gradé fait l'appel et nous donne à chacun notre affectation par section et par escouade : je suis affecté à la 2<sup>e</sup> Section - 6<sup>e</sup> escouade.

**Notre arrivée dans la tranchée de 1<sup>re</sup> ligne.**

Il est vraisemblable que c'est le 17 Novembre que se situe le premier jour de mon arrivée en première ligne.

Dans la matinée, un gradé nous prévient d'être prêts à rejoindre nos sections respectives. A la 2<sup>e</sup> Section, (c'est à dire, les 5<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> escouades) nous sommes une dizaine de jeunes de la Classe 14. Avec moi, deux ou trois autres camarades sont affectés aux 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> escouades (deux escouades forment la 1/2 section, commandée par un Sergent).

Un agent de liaison auprès du Lieutenant commandant la Compagnie va nous accompagner jusqu'à la tranchée de 1<sup>re</sup> ligne : il y a environ 200 mètres à parcourir pour arriver au terme de notre voyage.

Il faut parcourir cette dernière étape au pas de course, en se baissant le plus possible; nous entendons les premières balles ennemies : c'est une musique qui nous deviendra familière : le "tac-pan", de même

les balles qui ricochent dans les branches des arbres comme un essaim de guêpes.

**La Tranchée de première ligne** se trouve à quelques mètres de la lisière du bois, elle est cachée dans des fourrés par des branchages; elle est encore peu profonde, un mètre environ à 1,20 m recouverte de branchages et d'un peu de terre; de place en place, des créneaux pour les tireurs - le fusil en place dans le créneau.

Nous avons l'impression d'arriver dans un gourbi, où vivent des hommes des cavernes. Nous nous trouvons au milieu de poilus, dans le même état que ceux rencontrés la veille au Château de Fontaines-les-Cappy : barbus, sales, calmes et tranquilles, plusieurs parlant le patois dauphinois. Ils nous accueillent tous avec beaucoup de sympathie. Pour eux, nous sommes des "Bleus" avec nos vingt ans - la plupart ont dépassé la trentaine, l'un d'eux à même 40 ans (Avrillon).

Parmi ces anciens, un petit nombre seulement (soldats de l'active et la 1<sup>re</sup> Réserve) a participé aux opérations des mois d'août et de septembre dans les Vosges ou à Erleville.

Nous sommes étonnés de trouver parmi eux des hommes qui ne portaient pas l'écusson du 99<sup>e</sup> et ont été automatiquement incorporés au 99<sup>e</sup>.



Drapeau du 299<sup>e</sup> R.I. à Paris.

Les deux escouades, la 5<sup>e</sup> et la 6<sup>e</sup> se trouvaient rassemblées dans la même tranchée; il y avait surtout des hommes de la région viennoise, de Vienne même : un Denolly - un Lavilla (du quartier de Charlemagne) - un Bruyat - d'autres des environs d'Eyzin (Ronjat) - un jeune de Tarentaise près du Pilat - Quelques savoyards, Burtin de La Motte-Servolaz près du Bourget du Lac - d'autres de Maurienne et de Tarentaise - enfin le plus âgé de l'équipe : Avrillon de la classe 1894 (ayant ainsi 20 ans de plus que nous les jeunes de la classe 14 !). Comment cet homme qui aurait dû être affecté dans une unité de la Territoriale, se trouvait-il dans un régiment d'Active ?

Avrillon était un cas particulier : à la mobilisation, il n'avait pas rejoint la formation à laquelle il était affecté. Ramassé par la gendarmerie, Avrillon fut affecté, à titre de sanction disciplinaire, à un Régiment de 1<sup>re</sup> ligne; il venait d'arriver au 99<sup>e</sup>. Affecté à la 6<sup>e</sup> escouade, les soldats de la Section se méfiaient de lui; peut-être avait-il déjà commis quelques larcins : le pauvre homme n'était pas un modèle de bon camarade; la suite a montré que, au contact de ses camarades, il finira par s'amender.

La 2<sup>e</sup> Section était commandée par le Sergent-Major Noury; la demi-Section par le Sergent Vernay; la 6<sup>e</sup> Escouade par le Caporal Convert. Convert tranchait nettement sur les hommes de son escouade par son instruction et son éducation. D'un milieu social différent, alors que la majorité était d'origine paysanne, Convert, minotier dans l'Ain me parut très vite un camarade - bien que plus âgé que moi d'une dizaine d'années - avec lequel je pouvais échanger souvent les mêmes idées et impressions.

Me voilà donc incorporé au milieu des poilus des 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> escouades, ne connaissant encore rien de la 1<sup>re</sup> ligne, de ses dangers, des précautions à prendre en face d'un ennemi dangereux.

Le 2<sup>e</sup> jour, je fus désigné pour prendre la garde, pendant une heure, peut-être 2 heures? en avant de la tranchée, à la lisière du bois, derrière un chêne... Les balles allemandes, de temps en temps, me sifflaient aux oreilles. L'artillerie allemande ne tirait à peu près pas. Des deux côtés, en effet, il fallait économiser les munitions : les combats des mois d'août et de septembre avaient vidé les coffres.

Dans la journée, les batteries françaises et allemandes échangeaient quelques obus en nombre limité; il fallait faire du bruit (nous avons appris plus tard qu'on avait utilisé à ce moment-là, des obus de tir à blanc).

Les jeunes de la classe 14, n'étant pas encore assez aguerris ne prenaient pas la garde la nuit.

#### **Après 48 heures en Première ligne - une relève**

Dans la nuit du 19 au 20 Novembre, nous apprenons que la 8<sup>e</sup> va être relevée et va redescendre à Chuignes.

La température qui avait été fraîche et plutôt humide, se refroidit brusquement la veille : au cours de la nuit, les premières gelées apparaissent. Je fus pris de coliques : heureusement, ma mère m'avait donné avant mon départ une petite bouteille d'élixir parégorique. Dans la matinée du 20, au petit jour, nous quittons la 1<sup>re</sup> ligne et nous sommes cantonnés à Chuignes.

**La Classe 14 est regroupée - jusqu'au 15 Décembre : instruction à Chuignes.**

Après 48 h. de repos à Chuignes, la 8<sup>e</sup> Cie remonte en ligne, mais nous les jeunes de la Classe 14, nous restons à Chuignes. Il fallait compléter notre instruction de combattants. Jusqu'au 15 décembre, la Classe 14 constitue une **Cie d'instruction**.

A la Compagnie d'instruction, l'emploi du temps consiste à des exercices chaque matin avec des périodes de repos et d'instruction l'après-midi.

L'ordinaire est bon dans l'ensemble, mais la nourriture en ligne était plus abondante et meilleure.

**Mes lettres à mes parents.** A partir du 22 Novembre, j'ai pu écrire tous les deux jours, donnant beaucoup de détails sur ma vie au front. Une première lettre de ma mère m'est arrivée le 24.

**L'attaque sur la ferme de Fay.** De la lisière du "Bois touffu" à la ferme de Fay, la distance est d'environ 250 à 300 mètres; en avant de la ferme, une haie, la tranchée de 1<sup>re</sup> ligne allemande se trouve en arrière et le long de la haie; en avant, les Allemands ont déjà disposé un réseau de fils de fer barbelés retenus par des piquets; ce travail, les Allemands l'ont effectué la nuit depuis l'époque où le front s'est stabilisé après les combats de fin septembre.

L'attaque s'est déclenchée le 28 Novembre et effectuée par des unités autres que du 99<sup>e</sup>, elle a été particulièrement dure; la préparation d'artillerie a été insuffisante, n'ayant pu détruire les réseaux de fil de fer : le 4<sup>e</sup> Génie de Grenoble s'était bien approché assez près mais n'a pu créer des points de passage.

De Chuignes, la Classe 14 suivait de loin l'opération, voyant passer les blessés évacués sur l'arrière, entendant le bombardement. Les avions allemands survolaient la région afin de repérer les batteries.

Quelques jours après, nous apprenions que l'attaque avait été un échec, que nous avions perdu beaucoup de monde ; plus tard, à notre retour en 1<sup>re</sup> ligne, nous avons pu nous rendre compte que notre 1<sup>re</sup> ligne s'était rapprochée de la 1<sup>re</sup> ligne allemande, que la distance entre les deux lignes était par endroits de 60 mètres et qu'entre les deux lignes, des tués étaient encore restés sur le terrain.

### **Le retour en 1<sup>re</sup> ligne.**

Le 15 décembre, la Classe 14 rejoint ses unités, je suis donc revenu à la 8<sup>e</sup> Cie., à la 6<sup>e</sup> escouade. La 1<sup>re</sup> ligne s'est approchée des lignes allemandes de 50 à 100 mètres suivant le tracé; les tranchées du "Bois touffu" qui constituaient alors la 1<sup>re</sup> ligne forment maintenant une 2<sup>e</sup> ligne en arrière. Étant beaucoup plus près des Allemands, il est devenu plus difficile de faire des travaux en plein jour; dès qu'un soldat français améliore la tranchée et rejette de la terre sur le parapet, aussitôt, c'est une avalanche de balles à cet endroit. Des tireurs allemands sont postés et sont prêts à tirer sur les créneaux de la 1<sup>re</sup> ligne, dès qu'ils aperçoivent une tête dans le vide créé par le créneau.

Depuis plusieurs jours, il pleut. La terre argileuse des champs de betteraves, où les tranchées ont été creusées, forme une boue collante. Chacun de nous a creusé un trou dans la paroi de terre glaise pour s'abriter, mais il se produit souvent des éboulements de terre et souvent plusieurs mètres cubes de terre s'écroulent sur le pauvre poilu ainsi enseveli; il est délivré par ses camarades.

La nuit, chacun est à son poste; il n'est guère possible de dormir entre 6 h. du soir et 7 h. du matin, il m'est arrivé de dormir le jour dans l'eau boueuse - la nuit - les Allemands commencent à lancer des fusées éclairantes pour surveiller le "no mans land" - les premières fusées nous ont surpris, chacun se demandant quel était ce nouvel engin diabolique.

### **Noël 1914**

Le 23 décembre, nous apprenons que la 8<sup>e</sup> sera relevée dans la nuit du 23 au 24 pour aller au repos à **Proyart** pour trois jours.

Nous arrivons en effet le 24 au matin à Proyart, après une marche de nuit de 5 à 6 kms, distance Foucaucourt-Proyart. Les hommes sont encore recouverts de boue de la tête aux pieds. Au cantonnement, le premier travail consiste à se nettoyer; il est possible de se déshabiller, d'enlever au couteau la couche épaisse de terre et de boue qui colle à la capote, aux molletières, aux chaussures, de se laver, de changer de linge, de le laver, d'attendre que le linge sèche : illusion - il fait froid, humide, la neige se met à tomber.

Pour la nuit de Noël c'est la neige. L'aumônier de la Division a organisé une Messe de minuit, avec des chœurs et la musique du 22<sup>e</sup> R.I. (le 22<sup>e</sup> est le Régiment de Bourgoin qui forme la 55<sup>e</sup> Brigade avec le 99<sup>e</sup>).

Le jour de Noël, l'ordinaire s'est amélioré : chacun touche du chocolat - du fromage - de la confiture, du rhum.

### **Le retour en 1<sup>re</sup> ligne près de Foucaucourt.**

Dans la nuit du 26 au 27, c'est le retour vers Foucaucourt : à 200 mètres du village c'est l'obscurité, la nuit noire, l'éblouissement dû



PROYART - Somme

aux fusées éclairantes de l'ennemi, qui, inquiet entend à moins de 500 mètres de là le piétinement de la troupe, le cliquetis des baïonnettes; nous quittons la grande route en allant sur la gauche, pour nous diriger sur la tranchée de 1<sup>re</sup> ligne.

A un certain moment, après m'être couché à terre pour éviter que nos silhouettes soient aperçues par l'ennemi, je me relève et je trébuche la tête la première au fond d'un boyau, le sac, la musette, le fusil disparaissent avec moi - il faut le secours des camarades pour me tirer de ce mauvais pas : le grand nettoyage de Proyart, il n'en est plus question, ce sont les risques du métier.

Nous voilà dans un secteur un peu plus éloigné de la 1<sup>re</sup> ligne Allemande, à quelques centaines de mètres du village du Foucaucourt, dans une plaine au milieu des betteraves à sucre. En avant de la 1<sup>re</sup> ligne, la Cie, qui nous précédait, avait construit un petit boyau qui se terminait par un poste de guetteur, où jour et nuit deux sentinelles prennent la garde.

(A suivre)

# LE PONT DE GÈRE

## Une construction menée tambour battant au XVI<sup>e</sup> siècle.

par Renée Bony

L'histoire du pont de Gère semble très bien connue : sa chute en 1544 est un des grands événements du XVI<sup>e</sup> siècle. Tous les historiens l'ont notée. Charles Jaillet est le premier à rechercher certaines péripéties de sa reconstruction, en puisant quelques éléments dans l'inventaire général de Vienne. L'abbé Cavard mentionne certains points de sa réédification lors de l'étude qu'il consacre à l'imprimeur Michel Servet présent à certaines assemblées de notables.

Cependant, la totalité des documents n'a pas été compulsée par les historiens précédemment cités. Différents dossiers non utilisés permettent de suivre de façon plus détaillée la réédification du pont et tout ce qui s'y rattache : l'agitation des Consuls, les difficultés financières (il en était de même avec le pont du Rhône), l'avancement des travaux. Les différents documents permettent aussi de retrouver le lieu d'approvisionnement des matériaux. Mais nous avons aussi l'énorme masse documentaire fournie par le contrôle journalier des dépenses pour le travail des manœuvres, maçons, charpentiers et pierreurs. L'analyse de tous ces livres est, certes, à la limite d'une recherche sur l'économie; elle est pourtant directement liée à l'urbanisme, puisqu'il n'existerait aucune construction possible sans les nombreux ouvriers qui se sont échinés à l'édifier. Il était donc dommage de ne pas les étudier, d'autant plus que les renseignements concernant les méthodes et les moyens de construction sont d'une rare médiocrité, pour ne pas dire presque inexistants.

Ces livres de contrôle pour le pont de Gère révèlent des informations plus importantes que celles réservées au pont du Rhône, car la période des travaux est plus longue.

### Histoire et construction

Le pont de Gère est construit dès l'époque romaine, sa présence étant obligatoire pour relier les deux rives de la Gère. Il est nommé dans des chartes du cartulaire de Cluny en même temps que le pont de Saint-Martin au X<sup>e</sup> siècle. Tout comme le pont du Rhône, il est endommagé à plusieurs reprises, tout particulièrement au XIII<sup>e</sup> siècle.

Quelle est sa physionomie avant sa chute du milieu du XVI<sup>e</sup> siècle ? Cédons la parole à Chorier : *"il n'était pas ouvert de tout côté*

*comme il est maintenant; une porte, semblable à celle que nous avons vue à Saint-Martin, le fermait vers le midi, et était de ce côté la vraie porte de la ville... Il a changé de forme en sa nouvelle construction*".

En fait, ces indications, pour précieuses qu'elles soient, sont insuffisantes; d'après plusieurs textes, il y avait en réalité deux portes fortifiées : l'une au sud du pont, appelée Ecorchebœuf, l'autre au nord du pont, dénommée porte de Pêcherie. Ces portes avaient été élevées à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, lorsque les rives - tout au moins la rive gauche de la Gère - avaient été fortifiées.

D'après les registres consulaires, ce pont est à deux arches et la solidité de l'ouvrage est jugée médiocre à cause de la pile centrale sur laquelle cogne l'eau de la Gère.

Le 13 Octobre 1544, c'est la catastrophe : *"la rivière de Gère étoit si grosse que le pont de Gere tombat tout à coup... Jamais on avoit vu la rivière si terrible"*. Des moulins et des maisons sont détruits; on déplore même dix-huit morts. Le jour même, les Consuls délibèrent afin de poser un pont de bateaux pour traverser la rivière. Le 27 Octobre, le bail du droit de passage est aux enchères. Si les Viennois ont le passage gratuit, ce n'est pas le cas pour les étrangers, les chevaux et les bêtes de charge. La ville perçoit les deux-tiers de la taxe et le batelier le tiers restant. Cet argent doit être employé à la reconstruction du pont.

Les Consuls avaient pris le conseil d'experts venant de Lyon. Deux maîtres se présentent : un maître charpentier et un maître maçon. Ce sont eux qui décident qu'il est préférable de *"planter les paulx"* (les pieux) au mouton. Ils sont même chargés par la ville d'acheter certains outils à Lyon.

Le 7 juin 1545, l'assemblée décide de *"construire une planche ou pont de bois sur la Riviere de Gere en attendant la construction du pont"*. Cette délibération est suivie d'effet. Le 21 juin, maçons et charpentiers examinent l'endroit où ce pont sera établi. Le lendemain, le devis est noté dans le registre consulaire. Le 25 juillet, le prix-fait de ce pont de bois est estimé à 420 livres tournois. C'est une mesure provisoire qui s'éternise au point qu'en 1548, le secrétaire note que plusieurs habitants désirent *"quitter la ville n'espérant pas qu'elle fut habitable"*. Ces départs seraient une autre catastrophe pour la ville.

Cependant, les Consuls s'agitent réellement, car le problème les inquiète. En 1546, il y a plusieurs réunions dont l'unique but est le financement de l'ouvrage. On demande même aux religieux, archevêque compris, de contribuer aux dépenses. En dernier ressort, on se tourne vers le roi. Monsieur des Granges est député à la cour; il revient triomphant à Vienne, car le roi leur accorde la moitié du péage

de Saint-Symphorien. Mais ces subsides sont insuffisants, car le péage ne rapporte que 800 livres. Le même député est envoyé une seconde fois à la cour pour obtenir du roi un nouveau don. Cette démarche s'avère plus ardue, car ce n'est qu'en 1552 que le roi donne de l'argent. En 1554, il accorde à la ville la somme globale de 20.000 livres qui sera versée en dix ans, c'est-à-dire 2.000 livres annuelles. La ville ajoute 1.000 livres. Cet argent doit servir aussi bien à la réfection du pont de Gère qu'à celle du pont du Rhône.

De même, il est demandé à ceux qui possèdent des maisons *“joignant les murs et fondation du pont de Gère”* de contribuer *“à la dépense desdits murs”*. Cette aide financière particulière est réclamée une seconde fois en 1549.

Les premiers efforts sont consacrés à la consolidation des murs le long de la Gère. Cet ouvrage semble terminé ou en bonne voie d'achèvement en 1549.

Mais le véritable problème est de savoir s'il est préférable de reconstruire le pont avec une arche, comme pour le pont de Saint-Martin, ou avec deux arches. Les Consuls ne décident pas seuls. Ils convoquent au logis de Sainte-Barbe les notables de la ville, dont Michel Servet. Quelques jours avant cette réunion, des maîtres-maçons venus de Lyon avaient avisé les Consuls qu'il y avait deux solutions (une ou deux arches). Avant cette réunion, les Consuls n'avaient pas oublié de prévenir les religieux qu'ils pouvaient assister à une discussion commune, ce que ces derniers avaient promis.

Cette assemblée du 15 février est primordiale, car elle décide de l'aspect futur du pont. Les experts venant de Lyon et les différents maîtres-maçons et un maître-charpentier de Vienne rapportent qu'il vaut mieux édifier deux arches avec une solide pile centrale qu'une seule arche, les deux rives de la Gère étant trop éloignées l'une de l'autre. Quelques voix s'élèvent contre cette proposition, mais la majorité de l'auditoire suit l'avis des experts : le pont reposera donc sur deux arches de longueur différente.

Pendant que la ville se débat au milieu de problèmes financiers, le travail important commence, avec quelques remarques du maître d'œuvre, le maître-maçon Chaleat. Le travail avance d'autant mieux que le temps est propice, rendant plus facile la fondation de la pile du pont, malgré quelques crues causées par les hautes eaux du Rhône. L'ouvrage est commencé dès le début de l'année 1552. Enfin, c'est la consécration, le 29 août : Consuls et religieux viennent bénir la première pierre de la fondation de la pile. Cette cérémonie est relatée par plusieurs historiens après Mermet et Savigné.

Les travaux avancent avec une certaine célérité : la première arche, celle côté centre-ville, est achevée en 1557. Le 3 mars 1557, le maître Antoine Perrerier, charpentier, est examiné par les Consuls

*“pour le ... centre du petit pont de Gière”* (la petite arche). Ils *“confessent led. Perrrier avoir bien et duement accompli lad. charge”*, *“tellement que led. centre est chargé de sa vote (voûte) de piarre faictes par Jacques Chaleat me (maître) masson dud. Vienne et de ce en ont quicte et quictelement led. Perrrier”*.

Le 14 mars de cette même année, Reynaud Barlet présente une proposition aux Consuls : il veut construire la seconde arche au même prix que la première, bien qu'elle soit plus grande . Les Consuls se sentent plus expérimentés et moins craintifs, et acceptent .

A quel moment l'ouvrage est -il terminé ? D'après les comptes de dépenses pour les journées d'ouvriers, c'est en 1562 que le gros du travail est fini; ainsi aura-t-il fallu dix ans d'efforts pour mener à bien cette aventure. D'après Charles Jaillet, la circulation sur le pont est possible dès 1557. Mermet proposait l'année 1556. Si nous en croyons Chorier, le pont est achevé en 1559. En réalité, la circulation sur le pont ne signifie nullement que les travaux sont achevés. Une réunion tenue le 13 avril 1557 dans l'auditoire du palais delphinal donne la réponse : les Consuls veulent faire un pont *“de boys sur la Rivière de Gière au-dessus dud. second Arc tellement que on y puisse passer et repasser tant a pied que a cheval sans empescher le travail dud. second arc”*.

Les travaux d'achèvement du pont durent plusieurs années, au moins jusqu'en 1562.

### **Le financement**

Le financement de la reconstruction de ce pont est commun avec celui du pont du Rhône. Mais dans les registres, les premières réclamations concernent uniquement le pont de Gère.

Les Consuls arrachent avec peine aux religieux l'accord d'une contribution. En 1556, ils leur reprochent de ne donner que 200 livres, alors qu'il avait été décidé que leur aide atteindrait 2.000 livres. En 1557, le vicaire général donne 100 livres. Il est évident que les Consuls lèvent une taxe sur les citoyens afin de grossir le don de 20.000 livres accordé par le roi en 1552. En effet, en 1554, l'apport fourni par la ville doit être de 1.000 livres. La ville lance également un emprunt, et les souscripteurs seront remboursés ensuite grâce au produit de la taille.

### **Les matériaux**

Pour la reconstruction de ce pont, afin de limiter les dépenses, on réutilisera d'abord les matériaux de l'ancien pont : c'est la décision prise par l'assemblée dès le 11 mars 1545 : *l'on prendra les pierres de choïn qui sont en la rivière de Gère et gravier au-dessus du moulin de Saint-Maurice pour refaire le pont de Gere et les fondations du*

*pont de Saint-Martin*", avec défense à quiconque de subtiliser ces pierres *"autrement en cause de procès"*. En 1548, on détruit la loge des arquebusiers sous les rochers de la Bâtie *"pour prendre dans cet endroit la pierre du pont de Gère"*; ainsi la carrière de pierre se trouve-t-elle dans la ville même et les dépenses dues au transport sont-elles limitées. Cette carrière semble appréciée, car, en 1556, le grand vicaire permet aux Consuls d'excaver les rochers de la Bâtie pour la construction de ce pont.

Le 28 décembre 1558, les Consuls promettent 28 florins à Arthaud Fournier, Pierre Papin, Benoît Merle et Loys Rosset pour *"conduire la pierre rotte estant eu dessoulz des rochers de la Bastie, estant en grand nombre, pour la reediffication du pont de Giere"*.

Toute la pierre provient-elle du vieux pont et des carrières dans la ville ? C'est douteux, Charles Jaillet rappelle que certains blocs de choin, sur la culée droite, étaient des blocs romains réemployés et retaillés.

Pour le pont du Rhône, nous savons que trois carrières seront utilisées (Saint-Cire, La Balme-en-Viennois et Saint-Gervais-les-Lyon). Dans les comptes de jours d'ouvriers, nous relevons à plusieurs reprises les dépenses pour le transport des pierres depuis le port jusqu'au pont; les porteurs ne sont pas considérés comme des manœuvres travaillant sur le pont : leurs noms ou plutôt leur nombre sont indiqués à la fin de la liste des travailleurs dans le décompte journalier des dépenses.

En 1555, la carrière de La Balme *"sub Cremieu"* est un des lieux où l'on va s'approvisionner pour le pont du Rhône. Pour le pont de Gère, les Consuls se fournissent à Saint-Germain au Mont d'Or, les carrières locales s'avérant insuffisantes.

Le 2 février 1557, un important marché est signé entre les Consuls et quatre pierreurs (Guillaume Grobin, Benoyt Bournet, Estienne Malhet et François Javoc) : ceux-ci s'engagent à fournir *"la quantité de douze cens pieds de piarre, pieds carrez de piarres de choin bien et duement taillieez, chescune piarre ayant troys pieds d'auteur pour faire pendant et vossures pour la reediffication du pont de Gière... Iceulx quartiers tailles a la poincte les arrestes lescez tout alentour et assemblees, les assietes de dix sept piedz et demy de long qu'est la largeur dud. pont, et prestes a pouser... recevable a la dicte de Me Olyvier Roland me masson de Lyon et Me Jacques Crestin dit Chaleat, masson de Vienne"*. Le devis est donc très minutieux avec des précisions sur la taille des pierres. Les Consuls leur accordent une avance de 90 livres tournois dans les huit jours qui suivent, à titre de premier acompte.

Le 13 avril 1557, les Consuls se réunissent avec d'autres notables dans l'auditoire du palais delphinal, dans l'attente de la meilleure

enchère pour "*voyturer 600 quartiers de piarre au port de l'observance a Lyon*" jusqu'à "*la place estant au devant de la porte de l'esglise du couvent des freres prescheurs de Vienne*". Ce transport doit se faire pour Pâques. Le 31 août 1560, Claude Rollet et Estienne Malhet, pierriers au Mont d'or, vendent aux Consuls la quantité de 400 pieds de pierre de choin, semblable à celle déjà employée au pont, au prix de 3 sols 6 deniers tournois le pied; ils doivent également apporter cette pierre jusqu'au port des Môles.

Quant au fournisseur qui enlève le marché de la chaux, c'est toujours le même pendant plusieurs années; la première transaction date du 19 février 1545, à 13 liards le muid (mesure d'Ancien Régime). Et les livres de comptes signalent régulièrement l'arrivée de cette chaux fabriquée à Givors, le transport se faisant par le Rhône.

Claude Perrin est le fournisseur de chaux en 1554. Le muid de chaux coûte 3 sols tournois, transporté au gré des Consuls, soit au port de Sainte-Colombe, soit dans l'un des ports de Vienne. Deux ans plus tard, Pierre Colomb, également de Givors, vend la chaux au même prix que son prédécesseur.

Il ne suffit pas pour construire un pont d'avoir de la pierre et de la chaux; il est nécessaire d'avoir aussi des matériaux ferreux : c'est un maréchal-ferrant de Sainte-Colombe qui y pourvoit.

Il est évident que le pont, une fois reconstruit, nécessite des réparations de temps à autre. Mais les réfections sont beaucoup moins nombreuses que pour le pont du Rhône. En 1750, lors d'un devis des ouvrages à faire à la pile, on donne quelques mesures : "*vingt toises de longueur et 14 pieds de largeur près l'Eglise des Jacobins de cette ville pour la grande route de Lyon en Provence et Languedoc*", le pont "*est composé de deux arches l'une de 9 toises 5 pieds d'ouverture, et l'autre de 7 toises, séparée d'une pile de 17 pieds de longueur du corps quarré de la pile a la pointe de l'un et l'autre*".

Sa physionomie est connue d'après plusieurs lithographies du XIX<sup>e</sup> siècle : deux arches inégales, becs et avant-becs sur la pile. C'est un pont en dos d'âne irrégulier (une pente plus longue que l'autre), dos d'âne moins prononcé qu'il ne l'aurait été avec un pont à une arche : c'était d'ailleurs le reproche majeur fait par les détracteurs du projet du pont à une arche; ceux-ci remarquent aussi qu'un dos d'âne trop fort serait désavantageux au trafic. Le dos d'âne existant sera éliminé au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle.

### **Les travailleurs et l'organisation du chantier**

Le pont de Gèrc est reconstruit au XVI<sup>e</sup> siècle après sa chute survenue lors de la crue de la rivière en 1544. Mais comment le travail sur le chantier s'effectue-t-il ? Qui sont les ouvriers ? Le journal des

décomptes des journées d'ouvriers conservé à Vienne apporte quelques éléments de réponses. Ce document est composé de quatre livres de dépenses recouvrant quatre années complètes, dont deux années consécutives (1548, 1551, fin 1557, 1558 et 1559). La présentation est toujours identique : décompte quotidien avec une liste de nom de manœuvres suivie des noms de maçons qui sont accompagnés d'un ou plusieurs "*serviteurs*" (compagnons), non nommés individuellement, de pierreurs et de charpentiers lorsque ces derniers sont présents sur le chantier. Ces travailleurs spécialisés ne forment souvent qu'un seul groupe et il est parfois difficile d'identifier leur travail, tout particulièrement pour les pierreurs.

Les manœuvres sont surveillés soit par un "*gouverneur*" dont le nom nous est inconnu, soit, à partir de 1557, par un dénommé Martel dont le nom est toujours placé à la fin de la liste, c'est-à-dire avec les manœuvres, maçons, pierreurs ou charpentiers. Pour faciliter la distribution journalière de la paie, le contrôleur inscrit les noms des ouvriers par ordre d'arrivée le lundi; cet ordre est respecté pendant toute la semaine. Si les ouvriers ne retournent pas sur le chantier, leur place laissée libre n'est pas prise par de nouveaux venus : ces derniers sont rejetés en fin de liste. Tous les ouvriers n'ont pas un salaire égal : le travail dans l'eau, puis le travail au mouton (travaux épuisants et difficiles) sont mieux rémunérés; aussi y a-t-il parfois des listes séparées suivant le type de travail à fournir. On s'aperçoit que certaines spécialités (ouvrages de force ou longue station dans l'eau) sont des domaines réservés à certains manœuvres. Il y a une distribution du travail d'autant plus élaborée que le nombre d'ouvriers est élevé, la répartition du travail devenant possible dans ce cas.

Presque tous les jours, le décompte des travailleurs présents sur le chantier se termine par une énumération plus ou moins longue des arrivées de matériaux (bois, matériaux ferreux, pierre, chaux, réparation d'outils, cordes...). A plusieurs reprises, des travailleurs, des "*portefaix*", ouvriers extérieurs au chantier, sont embauchés pour un temps limité (une demi-journée, un jour, ou deux à trois jours) pour le transport de matériaux (pierres ou chaux), entre le port de Saint-Ferréol ou celui de Sainte-Colombe jusqu'au pont en construction. Ces ouvriers sont payés à la tâche et leurs noms ne sont pas mêlés à la liste des manœuvres.

Une autre catégorie de travailleurs se rencontre de temps à autre : les charretiers. En effet, si le déchargement au port de pierres ou de chaux devient volumineux, deux ou quatre portefaix ne suffisent plus : le transport est d'une meilleure rapidité avec des chevaux. Le nombre de bêtes de somme varie, mais il est d'autant plus grand que la demande en pierre est forte, et il est ainsi possible de constater à quel moment il y a un gros arrivage de pierres et si de tels arrivages sont fréquents.

Ce chantier exige aussi la présence de bateliers et de bateaux, le pont enjambant une rivière. Leur présence n'est cependant pas très courante; elle est moins nécessaire que pour le pont du Rhône, où le travail ne peut s'effectuer sans leur concours. Le nom des bateliers n'est pas cité.

Les contrats d'achats de pierres, de bois, de chaux, de crosses, sont regroupés en début de livre, en même temps que le rappel des aides financières du roi et des revenus du péage. Le compte des dépenses fait état des principaux frais : ainsi Antoine Rigaud, comptable, calcule que la masse salariale, plus les achats de matériaux s'élèvent à 1.154 livres 10 sols 7 deniers entre novembre 1557 et décembre 1558, tandis que ce genre de dépense revient à 3.010 livres 12 sols entre le 3 janvier 1559 et le 4 novembre 1559. Il faut ajouter les "*gages, salaires & vaccaons (vacations) des présents comptables*" évalués à près de 58 livres pour ces deux années, sans oublier la rédaction des livres de compte, le voyage à Grenoble et l'inspection des comptes, le salaire du secrétaire (seulement 7 livres) et celui d'un huissier (25 livres). La dépense totale s'accroît avec tous ces frais annexes; elle s'élève donc à 4.321 livres 12 sols et 11 deniers pour une période comprise entre le 8 novembre 1557 et le 4 novembre 1559.

Ces dépenses recouvrent aussi les frais engagés par les visites d'experts lyonnais (frais de déplacement, avec notes d'hôtel), car, régulièrement, on fait le point de ce qui est déjà construit, de ce qu'il faut changer, ou des points defectueux. Aussi apprenons-nous qu'il n'y a pas seulement la construction des deux arches à effectuer, avec la pile centrale, mais que le plus grand soin est apporté aux épaulements du pont côté église des Jacobins, tout particulièrement.

L'analyse de plusieurs livres de comptes est nécessaire afin de mieux apprécier le caractère propre de chaque année; aucune n'est semblable à celle qui précède ou celle qui suit : en 1548, le nombre de manœuvres présents frôle et dépasse même parfois la centaine d'ouvriers, et les pointes, proches de cinquante ouvriers, sont même assez nombreuses. Le travail est continu, régulier. On travaille autant qu'il est possible de le faire, dimanches, jours de fêtes et jours de crues exceptés.

L'année 1558, quant à elle, est une année creuse, car le nombre maximum de manœuvres s'élève à vingt-quatre. Il est impossible de montrer une meilleure opposition d'exemples.

Jetons un coup d'œil à chacune de ces quatre années. Ainsi en février 1548, le nombre d'ouvriers est presque constant, avec même une brusque montée à la fin du mois. Mars présente des dents de scie, ce qui est dû aux difficultés provoquées par la Gère : à chaque fois, nous remarquons que les quelques manœuvres présents sur le chantier après une chute brutale et vertigineuse du nombre des tra-

vailleurs, sont payés suivant le nombre d'heures prestées sur le chantier (1 sol, 1 sol 9 deniers, 2 sols 6 deniers). La crue de la Gère est à l'origine de l'absence inévitable de manœuvres en avril : leur présence est inutile sur le chantier.

Si mars se révèle actif, en revanche le mois d'avril est un mois de chômage. Le travail reprend en mai, avec une pointe de 36 ouvriers. Mais le nombre peut chuter de plus de la moitié du jour au lendemain. La reprise de l'ouvrage se confirme en juin; c'est une reprise momentanée, car de la fin du mois jusqu'au 21 juillet, le nombre varie tous les jours. Il y a ensuite une montée spectaculaire : 10 manœuvres le 23 juillet, 29 les deux jours suivants et 47 le jeudi 26 juillet. C'est exceptionnel, la chute est immédiate car, le 30 juillet, il n'y a plus que cinq manœuvres. Quelle est la raison de ces fluctuations considérables ? De telles variations sont certainement dues à un problème rencontré dans le travail ou au volume variable des eaux de la Gère; les manœuvres ne sont souvent payés que pour la moitié d'une journée (exemple : le 2 août, 15 des 29 manœuvres gagnent 2 sols 3 deniers). Le chantier se transforme ensuite en véritable fourmilière pendant trois semaines. Bien que la paie soit identique, nous retrouvons les mêmes personnes dans chaque sous-groupe : les uns travaillent au "*moton*", les autres à "*treynyer les choins*", d'autres (les plus nombreux), sont aux pompes, d'autres encore sont terrassiers, sans compter ceux qui travaillent dans l'eau; le nombre de ces derniers reste toujours identique (16) et leur salaire journalier est plus conséquent (4 sols 6 deniers au lieu de 4 sols).

En septembre, l'affluence diminue. Mais les ouvriers accourent en octobre et début novembre. Le chantier ferme très tôt en 1548.

L'année 1551 offre-t-elle aussi de telles variations ? Le chantier ouvre le 12 février. Il y a même une pointe de 50 manœuvres avant une chute brutale. L'activité en mars est médiocre et ce n'est guère mieux les mois suivants. En revanche, juillet est un excellent mois pour l'embauche malgré une chute spectaculaire le 13 : de 44 manœuvres, on passe à 4 le lendemain. La chute est ensuite lente et inexorable en août malgré quelques brusques remontées en septembre, avant une calme fin d'année.

L'année 1551 peut être considérée comme une bonne année pour l'embauche comparée à 1558, bien que le chantier débute dès janvier. Les ouvriers n'arrivent véritablement qu'en avril qui restera le meilleur mois. On constate seulement une très importante hausse du nombre des travailleurs en novembre.

Le chantier sommeille pendant l'hiver 1559 et reprend au printemps. La réouverture est difficile et hésitante. Enfin le travail reprend véritablement le 10 avril. Les manœuvres se précipitent nombreux vers le pont de Gère malgré le travail difficile : la paie plus

élevée (5 sols) les y encourage. Les conditions climatiques changeantes obligent à de fréquents arrêts, mais les ouvriers guettent les réouvertures du chantier. Cette situation se prolonge en juin. Ils n'ont que peu de chance en juillet. Si août débute mal, le reste du mois voit une fièvre constante autour du nouveau pont jusqu'à 35 manœuvres à la fois. Les ouvriers attendent ensuite la dernière quinzaine d'octobre pour travailler. Qu'en conclure, sinon que les ouvriers sont à l'affût d'une reprise du travail ?

Quelques manœuvres viennent sur le chantier pour surveiller les matériaux "*depuis qu'elle (la rivière) menacast aussy de Requater de choyns et les presses des boys des eschafaulx et autres grosses presses de boys*". Le 14 novembre, maître Chaleat est payé 4 sols pour ses efforts : "*pour avoir este a l'entour de la Ryviere de Giere qui estoit grosse et aler Requater le boys a Sainte Colombe et en Corperon et aussy le pont qui s'en estoit alle*". Les manœuvres restent donc tributaires des humeurs imprévisibles de la Gère d'une part, du temps ou de la météorologie comme nous disons aujourd'hui, d'autre part. C'est ce qui explique l'évolution en dents de scie et d'une extrême brutalité du nombre de manœuvres sur le chantier.

Qui sont ces manœuvres ? Une analyse des patronymes apporte des renseignements précieux. Prenons l'année 1547. Le nombre de travailleurs est restreint. Plusieurs ouvriers sont à pied d'œuvre presque tous les jours ouvrables, comme ce Jean Mare, ce Pierre Besson, ce Jean Bastre ou cet Antoine Barbier, tous arrivés en février, ou encore ce Jean Dermargue venu un peu plus tard.

La situation est différente en 1548, année où le nombre d'ouvriers dépasse la centaine certains jours; il y a deux catégories de manœuvres : ceux qui reviennent plus ou moins régulièrement - rares sont ceux présents presque tous les jours - et ceux qui sont présents de trois à cinq jours. Cette dernière catégorie se remarque surtout les jours de très grande affluence. Mais fin août et en septembre les travailleurs restent souvent une semaine.

En 1551, le va-et-vient est constant : bien des personnes ne viennent qu'un, deux, trois ou quatre jours, c'est-à-dire moins d'une semaine. La majorité de ceux qui travaillent en septembre ne reste qu'une seule journée, ce qui correspond aux rares jours d'ouverture du chantier. Ceux qui étaient arrivés en février-mars, retournent sur le chantier assez régulièrement. Il y a donc beaucoup des journaliers qui travaillent au jour le jour, sans régularité pour la très grande majorité d'entre eux, ce qui explique la nécessité impérieuse d'un livre quotidien de comptes. Les manœuvres sont-ils embauchés pour une tâche spécifique ou le travail doit-il être révisé tous les jours suivant le nombre de travailleurs ? Tous ces manœuvres sont-ils Viennois ou sont-ils des passants ? Ces migrants temporaires ne peuvent-ils venir d'une région proche de Vienne ? Plusieurs de ces manœuvres sont

passés à la postérité dans les livres de comptes grâce à un surnom (Le Pizaire, Manigo, Le Cordelier, Le Provençal...). De temps à autre, un même patronyme se retrouve, ce qui laisse supposer une même famille, car seul diffère le prénom. La main d'œuvre, peu spécialisée, semble facile à trouver.

Ce va-et-vient incessant ne caractérise pas les ouvriers qualifiés. Le nombre de pierreurs, maçons et charpentiers varie mais sans la même diversité que dans le cas des manœuvres. Les pierreurs travaillent souvent avec les maçons : leur travail est même identique lorsque les maçons taillent aussi les pierres de choin. Les charpentiers, pour leur part, ne viennent qu'épisodiquement sur le chantier, selon les nécessités, comme pour la construction des cintres du pont. Maçons et charpentiers sont parfois accompagnés de "*serviteurs*" (ou compagnons) dont les patronymes ne sont jamais dévoilés, bien qu'ils gagnent un salaire identique aux maîtres. Les maçons sont beaucoup moins nombreux que les manœuvres. Ils viennent plus régulièrement sur le chantier. Certains maçons reviennent avec une grande régularité, sur plusieurs années. Le chef du chantier vient tous les jours où le chantier est ouvert.

Ces livres de compte laissent ainsi entrevoir la condition difficile des manœuvres tributaires des conditions météorologiques et des chantiers urbains. Il est extrêmement rare de revoir d'une année sur l'autre les mêmes ouvriers, ce qui fait penser à une main d'œuvre étrangère et mobile prêtant l'oreille aux rumeurs qui propagent la nouvelle d'une possibilité de travail ici où là. Ces manœuvres s'opposent aux pierreurs ou maçons qui habitent manifestement à Vienne et qui profitent longtemps de ce chantier, quelquefois d'une année à l'autre.

Le pont de Gère peut être considéré comme une réussite consulaire : aux problèmes purement matériels (connaissances techniques, achats de matériaux, livres de comptes) s'ajoutent des questions financières (demande d'argent) ou des difficultés politiques (accord avec la clergé). Le pont de Gère sera réparé, mais il ne connaîtra pas la vie dramatique et tumultueuse du pont du Rhône toujours en réfection.



## **CONSEIL D'ADMINISTRATION DES « AMIS DE VIENNE »**

### **Président d'Honneur (à vie) :**

M. Charles JAILLET - Ancien Président

### **Comité de Patronage :**

M. Michel CARDUNER - Conservateur

M. Gabriel CHAPOTAT - Membre du C.N.R.S. - Fondateur, Directeur du Centre de Recherches Archéologiques

M. Roger LAUXEROIS - Conservateur des Musées

M. Serge TOURENC - Conservateur de Fouilles

### **BUREAU**

**Président :** M. André HULLO - Professeur

**Vice-Présidents :** M<sup>e</sup> Charles FRÉCON - Notaire - Vienne

M. Jean-François GRENOUILLER - Bibliothécaire

M. Marcel PAILLARET - Ingénieur - Vienne

M. François RENAUD - Professeur

**Secrétaire Général :** M<sup>e</sup> Charles FRÉCON - Notaire - Vienne

**Secrétaire-adjoint :** Pierre GIRAUDO

**Trésorière :** Mme THEVENET - Directrice de l'Office de Tourisme

### **MEMBRES DU CONSEIL D'ADMINISTRATION**

M<sup>e</sup> Jean ARMANET - Notaire - Vienne

M. Paul BLANCHON - Professeur - Vienne

Dr Marc CHALON - Sainte-Colombe

M. Roger DUFROID - Retraité - Vienne

M. Jean GUEFFIER - Adjoint au Maire de Vienne

M. Jean-François GUILLET - Licencié ès-Sciences - Sainte-Colombe-lès-Vienne

Mme Michel GUILLOT - Saint-Romain-en-Gal

M. Jean MELMOUX - Université - Lyon III

M. Jean PERRIOLAT - Chimiste - Vienne

Mme Maurice SEGUIN - Vienne

M. SONDAZ - Vienne

M. Jean VAGANAY - Industriel - Vienne

## Sauvegardes et interventions

---

- 1907 — Achat à un propriétaire grâce à une souscription lancée par la Société, de la mosaïque de Lycurgue ; financement de la restauration de la statue de l'Apollon Pythien.
- 1909 — Création par notre Société du Syndicat d'Initiative, qui ne devient indépendant qu'en 1947.
- 1920 — Début des travaux de restauration de la façade ouest de la cathédrale Saint-Maurice. La Société lutte depuis 1908 pour obtenir la contribution des Monuments Historiques et organise une souscription publique.
- 1922 — La Société achète des immeubles pour faciliter le début des fouilles du théâtre romain.
- 1928 — Dégagement et achèvement de la façade de Saint-André-le-Bas pour l'achat, puis la démolition de vieux immeubles, grâce à une nouvelle souscription et par les dons de sociétaires.
- 1938 — Résurrection du Cloître de Saint-André-le-Bas grâce à divers dons de sociétaires, en particulier Mme GUILLEMAUD, qui cède les colonnes.
- 1958 — Contribution financière pour le rachat de la statue de la Tutela à un antiquaire.
- 1967 — Interventions multiples pour la sauvegarde des mosaïques de la place Saint-Pierre et du site de Saint-Romain-en-Gal.
- 1977 — Sauvegarde du mobilier du Musée.